

Ce qu'il fallait faire pour sauver la planète...

... Avant de s'endormir sur notre bonne conscience

Les bonnes questions qu'il faut se poser

Depuis quand l'homme dégrade notre planète ?

Remontons avant la révolution industrielle

Si elle a pris son essor à la fin du XVIIIème siècle avec l'invention de la machine à vapeur, elle a évolué jusqu'à son explosion au milieu du XXème siècle avec le développement des transports et des technologies qui ont permis l'exploitation à grande échelle de toutes les ressources de la planète pouvant générer du profit.

L'exploitation des énergies fossiles va révolutionner l'industrie des transports automobiles, ferroviaires et aériens par la transformation du pétrole en carburants, mais pas seulement. D'une colonne de distillation du pétrole sont extraits de haut en bas : des gaz butane et propane, des issues pour la pétrochimie, du kérosène, de l'essence, du gasoil, du fioul lourd et du bitume.

Les énergies fossiles comptent également le gaz naturel, essentiellement composé de méthane duquel sont extraits par fractionnement de l'éthane, du butane, du propane et enfin, le charbon qui résulte de la fossilisation des végétaux. La transformation de ce combustible solide donne par cokéfaction de la fonte et de l'acier, puis par carbochimie, des produits pharmaceutiques, de la droguerie, des explosifs, des résines, des engrais, des textiles, des plastiques, des colorants, des parfums...

Le cadre étant décrit, nous pouvons mesurer l'étendue que représentent les énergies fossiles en tant que matières premières dans le développement industriel en termes de moyens et en produits de consommation aussi variés soient-ils.

À qui jeter la pierre ?

Nous pouvons faire le procès des richissimes investisseurs qui ont fondé l'industrie de production à grande échelle pour alimenter la grande distribution à travers le monde. Le développement des transports a permis à nous, consommateurs, de disposer de n'importe quel produit, quel que soit sa provenance. Mais il faut mettre en regard l'offre et la demande et peut-être culpabiliser en réalisant qu'au final, c'est bien notre demande qui quantifie l'offre.

Peut-on faire marche arrière ?

Consommer local et de saison, nous en parlons ou en entendons parler, mais le passage à l'acte est une utopie. Notre empreinte carbone augmente à chaque fois que nous consommons un produit qui parcourt des centaines ou des milliers de kilomètres et nous contribuons au réchauffement climatique.

Se déplacer en privilégiant systématiquement le moyen de transport le plus écologique est une utopie à l'heure où l'on essaie de développer la mise à disposition en libre-service de vélos dans les grandes villes et où les constructeurs automobiles présentent des séries de véhicules électriques, les ventes de SUV explosent et des 4x4 sortent encore des chaînes de production. Étrangement, dans les émissions consacrées à l'automobile ou dans les publicités, la consommation et l'émission de dioxyde de carbone ne sont plus affichées.

Limiter le réchauffement global de la planète à 2°C est une utopie et il n'y a jamais eu de sous-estimation de la hausse des températures, de l'accélération de la fonte des glaciers et de la calotte glaciaire en Arctique entraînant une hausse du niveau des mers, des océans.

Croire que la planète pourra supporter 10 milliards d'êtres humains à la fin du siècle est une utopie, alors que la hausse du niveau des océans va considérablement réduire la surface des continents, alors que l'eau potable disponible actuellement n'est pas également répartie et déjà insuffisante pour les 7,5 milliards que nous sommes.

Croire que l'on va gérer la crise migratoire en provenance de pays en guerre ou de zones géographiques où les conditions de vie ne sont plus réunies par le manque d'eau et de ressources alimentaires, par les épidémies causées par la propagation de virus qui mutent bien plus vite que la recherche n'avance. L'Europe est un éden pour ces populations qui par désespoir mettent leurs vies et celles de leurs enfants en grand danger, misant sur la rencontre d'un navire humanitaire avant d'être accueillies par un pays... ou pas ! mais quelle position adopter face à un dilemme aussi cruel qui met en balance les limites de capacités d'accueil et l'impossibilité du refus de leur venir en aide. Il faut bien comprendre que ces exodes ne cesseront de s'amplifier et que tous ceux qui ne sont pas éligibles à l'obtention d'un visa et qui sont renvoyés chez eux tenteront à nouveau leur chance et alourdiront peut-être le bilan dramatique du millier de morts annoncé au premier semestre 2018... assurément sous-évalué.

Croire que nous pouvons éviter une extinction massive des grands mammifères, des poissons victimes de la surpêche... est une utopie. Les causes sont nombreuses et se cumulent : la surexploitation des ressources à des fins alimentaires, lorsqu'une partie des campagnes ne finit pas en farine pour nourrir des espèces d'élevage, les différentes sources de pollution (pesticides et autres produits chimiques, les hydrocarbures, les déchets solides et plus particulièrement les plastiques, les rejets des eaux usagées qui ne passent pas partout par des stations d'épuration qui elles-mêmes ne sont pas très performantes pour le traitement des produits chimiques), le braconnage d'espèces fortement menacées d'extinction pour des vertus aphrodisiaques inventées par la connerie humaine ou pour la revente de trophées, de matières de valeur comme l'ivoire et pour finir, la destruction d'habitats naturels dont nous sommes incapables d'en mesurer l'impact. Pour des projets de cultures à grande échelle, d'urbanisation ou d'exploitation du bois, de gaz de schiste, de minéraux en utilisant des produits hautement toxiques comme le cyanure dans l'exploitation aurifère qui se répand par ruissellement et atteint les nappes phréatiques par infiltration!

Lorsqu'un arbre est abattu à Bornéo... Au hasard, ou pas, parce que toute la misère du monde animal se lit dans le regard des orang-outang, mais ce sont des milliers et peut-être des millions d'organismes qui ont besoin de cet arbre pour vivre, pas seulement les primates, oiseaux et autres animaux visibles, mais en s'y penchant de plus près, insectes volants, rampants, batraciens, reptiles... Aucun embranchement n'est épargné, pas même au sein du règne végétal, jusqu'à l'invisible par la taille et ceux qui vivent cachés, sous l'écorce, à l'intérieur de l'arbre, du feuillage et dans le sol autour des racines, qui constituent la pédofaune dont font partie les décomposeurs.

Nous avons tous entendu parler de « chaînes alimentaires ». Elles décrivent les relations proies-prédateurs en cascade au sein d'écosystèmes avec une base et un sommet. Mais derrière le schéma général, la réalité est très complexe. Les interactions se multiplient lorsque les prédateurs ont un régime alimentaire varié et rendent la tâche difficile aux naturalistes qui cherchent à les décrire. Mais ce qui nous concerne est de savoir comment l'homme peut perturber et parfois anéantir l'équilibre de la nature. Une espèce qui disparaît peut entraîner la disparition de nombreuses autres espèces, notamment ses prédateurs et déséquilibrer un écosystème par la libre croissance de ses proies. Une espèce pour qui les conditions de vie ne sont plus réunies par la destruction de son habitat, par le manque d'eau, de nourriture ou à cause du réchauffement climatique, s'adapte, part en quête d'un milieu plus favorable ou meurt. Les espèces qui colonisent de nouveaux milieux sont appelées « espèces invasives » et peuvent causer de graves déséquilibres, entrant en compétition avec des espèces locales jusqu'à les éliminer. Cela vaut également pour les personnes qui

ramènent des espèces animales ou végétales d'autres zones géographiques et qui par mégarde les laissent s'échapper dans la nature.

Par notre simple présence dans la nature, nous modifions le comportement des animaux. Mais il faut relativiser car nous nous sommes adaptés à tous les milieux et le maître mot que nous avons trop souvent oublié : « le respect ». Nous avons cru que la planète entière nous appartenait, nous nous sommes octroyé le droit de propriété sur les terres, les mers, les océans, les airs et la totalité du vivant. Nous avons oublié que des 25 millions d'espèces qui peuplent la planète, nous faisons partie des derniers arrivés, que lorsque nous nous promenons en forêt, pratiquons la plongée, nous ne sommes pas chez nous. Lorsque nous nous rendons chez un ami, un voisin, nous ne faisons pas n'importe quoi, nous respectons son lieu de vie et sa façon de vivre. Dans la nature, nous devons observer les mêmes règles.

Alors que fallait-il faire pour ne pas en arriver là ?

Vivre comme au début du XXème siècle ? Vivre en totale harmonie avec la nature comme le font encore certaines tribus africaines ou sud-américaines ? Encore une utopie tant l'ingéniosité de l'homme n'a pas de limite et sa soif du gain le pousse dans une course effrénée ouverte à toute concurrence, sans se soucier de l'héritage qu'il laissera aux générations futures.

Les preuves du réchauffement et du dérèglement climatique sont indéniables et chaque jour plus accusatrices de nos actes passés et ceux qui se disent encore climato-sceptiques débordent d'hypocrisie pour essayer de convaincre et se convaincre qu'ils ont bonne conscience.

Nous en payons le prix depuis quelques années par un réchauffement climatique global qui se traduit au quotidien par un dérèglement climatique. Amplification des inondations, des sécheresses, des températures qui dépassent fréquemment de 10°C les normales saisonnières et des vents dont la violence cause des dégâts que les anciens n'ont jamais vécu. Pas un jour sans qu'il soit annoncé par les journaux télévisés des catastrophes encore qualifiées naturelles, mais qui ne le sont point car entièrement imputables aux activités humaines. Nul besoin d'être un spécialiste en climatologie pour comprendre que le pire est à venir.

La nature serait-elle en train de se débarrasser de l'homme ?

Christian COUDRE

Juillet 2018